

Introduction

*J'étais au bord du ravin
Devant moi le Géant vint
Se dresser. Dans ses yeux si clairs
Je vis le Mal lancer des éclairs
Alors que dans son cœur, le Bien
Ne demandait qu'à trouver son chemin.
Moi si petit, je tremblais silencieux
Fixant cet autre moi plus courageux
Qui se dressait face au Géant.
Mais au-delà du ravin
Seul était le Néant.
Comment aurais-je pu deviner
Que de nous trois nous n'étions qu'Un ?
Et que de cet affrontement
Aucun ne serait gagnant ?
Le Néant n'attendait que notre bon vouloir
Et en notre intelligence se plaisait à croire
Afin que de son vide nous fassions un monde
Et qu'une nouvelle humanité se diffuse comme l'onde.*

...

Prologue

Marseille, début 21ème siècle.

Il semblait endormi. Les yeux fermés, le corps nu et le crâne chauve, il se dégageait de son être une ingénuité surprenante. Il avait la taille d'un enfant de dix ans alors qu'il n'était âgé que d'une année. Une seule et si courte année qui avait suffi pour voir se former et grandir un petit être, serein, nu, enfermé dans un incubateur en forme de cylindre posé verticalement dans une salle obscure.

A l'extérieur de cette salle, quatre hommes marchaient dans le couloir de l'hôpital. L'un d'eux, vêtu d'une blouse blanche et portant un badge indiquant qu'il était le Professeur Pellier, ouvrit brusquement la porte. Il appuya sur l'interrupteur et une lumière rouge illumina tout en douceur la pièce. Les trois autres hommes le suivirent.

— Le voilà, fit le Professeur Pellier.

Un homme plutôt court et costaud, visiblement un militaire haut gradé, s'approcha alors de l'incubateur. Il fronça les sourcils dans une mine de dégoût.

— C'est lui, la nouvelle espèce ? Je suis surpris. Je ne m'attendais pas à voir un être aussi petit et chauve... Etrange.

Le Professeur Pellier et son collègue, le Professeur Rossi, sourirent.

— Je comprends votre scepticisme, mon Général. Mais attendez de voir ses compétences.

— Je ne demande que ça : voir.

Le Professeur Rossi appuya sur un bouton près de l'incubateur. Alors, celui-ci se vida de tout son liquide orangé qui maintenait hydratée la peau de l'enfant. La soufflerie se mit ensuite en route. Les quatre hommes sentirent l'air tiède soufflé par la machine. Il y eut ensuite un dé clic. La porte de l'incubateur venait de s'ouvrir.

— JCL3A, réveille-toi.

Ainsi nommé, l'enfant ouvrit lentement les yeux. Le Général et le Lieutenant qui l'accompagnait furent extrêmement surpris par l'éclat bleuté, presque incolore de ses yeux. L'enfant s'extirpa de l'incubateur. Il semblait impassible.

— JCL3A, voici le Général Fernand et le Lieutenant Duval. Ils sont venus afin de prendre connaissance du développement du projet « Clones ». Nous te demandons de leur faire une démonstration de tes capacités.

L'enfant fixa la machine à écrire, posée sur le bureau face à lui et c'est avec stupeur que les deux militaires virent la dite machine se soulever du bureau et se diriger vers eux. Elle finit même dans les mains du Professeur Rossi.

— Impressionnant, concéda le Général. Peut-il faire de même avec des objets plus lourds ?

Le Professeur Rossi regarda le petit garçon. Il n'ouvrirent la bouche, ni l'un, ni l'autre mais il sembla évident aux deux militaires qu'ils communiquaient tout de même. De la télépathie ? Le Général avait du mal à y croire.

Soudain, ce fut au tour d'une armoire de voltiger dans les airs. Elle effectua même une série de rotations en l'air avant de se poser à sa place.

— Vraiment impressionnant, concéda le Général, tout à fait soufflé de l'exploit.

Les deux Professeurs sourirent, satisfaits de l'effet provoqué.

— Ce n'est pas tout, fit le Professeur Pellier.

Il regarda l'enfant mais ne dit rien. Toutefois, l'enfant avança d'un pas vers le Général et soudain celui-ci vit un homme apparaître devant ses yeux. Un hologramme en réalité, une représentation de l'esprit rendue visible par l'enfant. Après l'homme, il y eut des immeubles, des avions, des plaines... Un immense volcan jaillit soudain du plancher. Les deux militaires reculèrent de frayeur, de même que les savants, surpris. Tout à coup, dans un bruit étourdissant, la montagne en colère cracha sa salive épaisse et brûlante. La lave dégouлина lentement sur les flancs du volcan, menaçant d'atteindre les pieds du Général et du Lieutenant. L'air semblait lourd de poussière, presque irrespirable. La pénombre s'imposait, seulement brisée par quelques piques de lave en fusion d'un jaune orangé profond. Puis aussi soudainement, le volcan s'évapora dans le néant. La pièce redevint ce qu'elle était seulement cinq minutes auparavant : silencieuse et tout juste éclairée d'une lumière rouge très douce.

— Je suis fasciné. Comment fait-il ça ? Comment a-t-il pu faire apparaître ce volcan et toutes ces autres images ?

Au lieu de répondre, le Professeur Pellier fit un geste à l'enfant.

« Il s'agit de suggestions mentales. Ce que vous avez vu et entendu n'existe que dans votre cerveau. »

Le Général cria et recula de quelques pas. Son cœur battait très fort dans sa poitrine. Son regard affolé fixait l'enfant. Il se calma et s'écria :

— Il a parlé... Il a parlé dans ma tête !

— Oui, mon Général, fit tranquillement le Professeur Rossi. Il sait télépathier.

Le Lieutenant de son côté transpirait. Il n'aimait pas ça. Il était au courant du projet « Clones » et se voyait en charge de veiller à son bon développement mais cela ne le rendait pas favorable au projet. L'armée, lasse que ses soldats meurent, victimes d'obus, de balles ou d'attaques bactériologiques,

lasse d'entendre leurs familles, les médias et les politiciens faire le constat de leurs faiblesses et lasse de leur morale avait décidé de lancer le projet « Clones » : créer une nouvelle race d'humains, quasi indestructibles, et surtout sans famille, sans attache, dont la vie serait vouée exclusivement à la sauvegarde de leur nation. Une armée de Clones, voilà qu'elle était le projet « Clones » et le Lieutenant Duval le trouvait inhumain.

— Combien y en a-t-il ainsi ? demanda-t-il.

— Ici, à Marseille, nous en avons une dizaine, tous âgés d'un an civil. Nous avons également trente-quatre embryons dont nous accélérerons le développement cellulaire dès que votre hiérarchie nous en aura donné le feu vert. Autrement, il doit y en avoir près de cent cinquante en France. A peu près un millier dans la totalité de l'Union Européenne.

Le Lieutenant soupira doucement et adressa un regard navré sur l'enfant. Il se demanda ce que pouvait bien penser cet être génétiquement modifié. Peut-être rien.

— Y a-t-il d'autres choses à savoir sur ces êtres ? demanda le Général, remis de sa surprise.

Le Professeur Rossi sourit.

— Soyez tranquille, mon Général. Vous les avez enfin vos soldats invulnérables et vous pourrez en avoir autant que vous le voulez. Voyez, il nous a suffi d'un an pour créer celui-ci. Et il est parfaitement opérationnel. Ne vous laissez pas tromper par ses airs d'enfant, il en sait sûrement plus que vous et moi... Il est doué, intelligent et surtout, très obéissant.

Le Général eut un large sourire. Il était ravi. Le Lieutenant quant à lui était maussade. Quelque chose l'intriguait et il demanda :

— D'où lui viennent ses facultés psychiques ?

Les deux Professeurs eurent un sourire énigmatique.

— Je vais vous confier un secret, mon Lieutenant. Voici des siècles que des légendes murmurent aux hommes à travers la Terre entière qu'il y eut un temps où l'homme possédait ces pouvoirs et qu'il les aurait perdus, en même temps qu'il aurait perdu une paire de chromosomes... Nous avons simplement cru en ces légendes et rendu à ces êtres ce qui nous avait été levé. Vous n'avez pas devant vous une nouvelle espèce. Non. Vous avez devant vous nos plus lointains ancêtres, ceux mêmes dont nous sommes issus... Enfin, si les légendes sont vraies.

Le Lieutenant Duval n'eut pas envie de rire. Il murmura sombrement.

— D'autres légendes disent que la race humaine disparaîtra victime d'elle-même.

— J'aime beaucoup les débats idéologiques, aussi vais-je vous confier une autre légende, puisque nous en sommes là. Connaissez-vous l'Ere du Verseau ? C'est une ère mythique où l'être humain retrouve sa divinité, sa spiritualité mais bien sûr, ce n'est pas sans pertes, sans conflits, sans douleurs. Nous autres scientifiques sommes des gens de bon cœur, nous avons fait en sorte d'éviter ces douleurs en créant d'ores et déjà ces humains divins.

Le lieutenant fronça les sourcils. Il n'aimait pas ce mot « Divin ». L'armée d'ailleurs ne voulait pas des dieux mais des gladiateurs pour la servir. Le Général ne sembla pas comprendre. Il s'éloigna très satisfait.

Quand les deux militaires furent sortis et que l'enfant eut réintégré son incubateur, les deux Professeurs purent discuter en paix.

— L'armée a ce qu'elle veut et nous aussi. L'être humain est si vil et si futile... Nous ne sommes bons qu'à nous chamailler sans cesse et à nous entretuer. Il y en a toujours un qui se croit supérieur aux autres et pense avoir le droit d'imposer sa loi, par tous les moyens. Enfin ! Cela va prendre fin très bientôt.

— On nous remerciera sûrement, poursuivit le Professeur Pellier. Plus de meurtres, ni de viols, ni de torture, plus de pollution, plus de guerre...

Il s'interrompit pour rire.

— Et dire que ces imbéciles de militaires croient que nos clones vont se contenter d'être à leurs ordres ! Une telle crédulité ne fait que renforcer la légitimité de notre action.

Le Professeur Pellier fixa ensuite l'enfant dans l'incubateur.

— Toi et les tiens, vous allez prendre notre succession. Nous vous avons créés parfaits... Vous n'avez ni nos défauts, ni nos faiblesses. Vous êtes organisés, disciplinés, savants. Une véritable fierté !

— Aaaaah ! soupira le Professeur Rossi. Le troisième millénaire commence vraiment sous de bons auspices.

Dans son incubateur, l'enfant semblait toujours endormi, inerte, pourtant, il ne manqua rien des propos des deux Professeurs et dans son esprit, comme dans celui de tous les siens, le Destin de l'Homme était déjà en train de se décider.

Chapitre 1 : Bienvenue !

Marseille, six mois plus tard.

Le soleil brillait avec éclat dans le ciel bleu d'une journée des plus estivales. Les oiseaux piaillaient dans les arbres verts et les cigales s'en donnaient à cœur joie pour frotter leurs ailes. Une agitation fébrile, une anxiété encore mal cernée s'était emparée du cœur des hommes. Tout y avait contribué : les rondes de CRS, de gendarmes, de militaires qui accostaient les passants ; les communiqués incessants à la télévision et à la radio ; les étranges affiches placardées contre les murs et sur les poteaux... Tout qui conviait le monde à rejoindre en début de soirée le centre-ville, ou à se poster au côté de son poste de radio, ou face à sa télévision.

Quelque chose se préparait. Quelque chose qui dépassait l'entendement général et qui semblait à la populace comme une fièvre malsaine qui menaçait à tout instant de l'emporter. Les familles se téléphonaient et découvraient ébahies, inquiètes que le pays, voire le monde entier, était concerné.

Le soir venant, les banlieues se retrouvèrent très vite désertes et le centre bondé de monde. Seul ou en famille, et quel que soit son mode de locomotion, chacun se pressa de se rendre au rendez-vous. Seuls à vrai dire, les invalides, les mourants et à plus forte raison les morts y manquèrent. Il s'agissait d'un rendez-vous qui allait laisser dans l'Histoire des marques indélébiles et provoquer un revirement assez inattendu dans l'Histoire de l'humanité.

Dans le centre-ville de toutes les grandes et moyennes agglomérations, ainsi même que dans quelques petites villes, on avait installé des écrans géants qui permirent au surplus de

masse humaine de voir ce qui arriva, car peu nombreux furent ceux qui purent le voir juste devant leurs yeux sans le moindre intermédiaire. Le rendez-vous avait été donné généralement dans les stades et les grands jardins publics.

A Marseille, sur la piste d'athlétisme du Stade Vélodrome, vers le virage nord, on avait installé un chapiteau, ou tout au moins une espèce de haute estrade sur laquelle étaient montés des piliers couverts de tentures, de telle façon que personne du public ne put voir ce qui se cachait dessous. Les militaires, plus que les forces de police, surveillaient les stades et les salles de concert ouverts en cette occasion, ce qui ne rassurait personne.

Enfin, à tout juste 20h00, la manifestation commença. Un homme déjà vieux, en tenue blanche de laboratoire, apparut sur l'estrade ; il fut bientôt rejoint par un général en tenue d'apparat et de trois autres hommes en blouse. Il y avait une telle solennité, une telle menace aussi dans cette entrée que les groupes les plus bruyants et protestataires firent malgré eux le silence. Un courant froid traversa la foule, comme une rafale de vent électrisée, quand la voix grave et hautaine du scientifique, voix qu'on qualifierait plus tard de victorieuse, s'éleva dans le stade.

— Finie l'Humanité médiocre ! Finis vos malsains besoins, vos perfides et inutiles paroles ! Vous ne valez rien ! Vous êtes instables, nuls, invivables, intraitables, indisciplinés, incertains, râleurs, paresseux ! Quelle honte pour celui qui vous a donné le jour !

Il fit une courte pause, dédaigneux, puis reprit :

— Vous ne valez pas plus que de la merde sur le trottoir, toujours plus présente, toujours plus chiant, plus casse-cou et inutile ! Mais c'est fini ! Aujourd'hui, mes compagnons et moi avons corrigé cette erreur, cette rature ! Nous avons créé des êtres irréprochables. Ahahah ! Une nouvelle race aux pouvoirs grands, très grands et fiables ! Une nouvelle race dépourvue de sentiments abrutissants ! Cette nouvelle

race la voici ! Voici l'heure où vont vous apparaître vos successeurs !

La foule déglutit d'un seul mouvement, on ouvrit de grands yeux, on s'essuya des fronts ruisselants de sueur, on arrêta pour un instant de respirer... Alors, sur l'estrade, de derrière les tentures, firent leur entrée six créatures. La foule s'exclama de surprise, cria à l'escroquerie, siffla et hua. Qu'était-ce donc que ces six zouaves sur scène ? De nouveaux hommes ? Certes pas ! En quoi seraient-ils nouveaux, meilleurs, parfaits ?

Les forces armées braquèrent leurs fusils sur la populace, qui retrouvant sa tension, grinça des dents et refit silence. Les six nouveaux venus, imperturbables, attendaient alignés au bord de l'estrade, faisant face au peuple. Les regards surpris, moqueurs, malsains, couraient sur leur corps beaucoup plus grand que la moyenne, sur leur minceur qui les faisait ressembler à de longs fils à peine charnus, sur leur visage ovoïde sans aucun cheveu ni sourcil que barraient une bouche fine et un nez long et sans attrait, sur leur peau blanche où transperçaient des yeux aux iris bleus qui semblaient presque incolores. Ils ressemblaient à des blocs de glace que jamais rien ne ferait fondre. Le plus surprenant et gênant fut pour la foule de découvrir des clones parfaits. L'un égalait l'autre, l'un était un autre : aucune personnalité.

Sur les écrans, on faisait un gros plan sur les clones... Nul ne savait que penser. En fait, s'il n'y avait eu ce nombre impressionnant et inhabituel de CRS, de policiers et de gardes armés jusqu'aux dents, en faction un peu de partout, on aurait cru à une monumentale supercherie. Seul le regard glacé, comme mort, et pourtant si transperçant de ces êtres, donnait aux spectateurs quelques raisons de croire à la réalité de cette nouvelle race.

Dans le stade, le scientifique reprit la parole, insultant les hommes, calomniant leurs sentiments et présentant les six clones comme les annonciateurs « de la mort de l'homme ». C'est alors que la foule, piquée au vif, en pleine tension, ex-